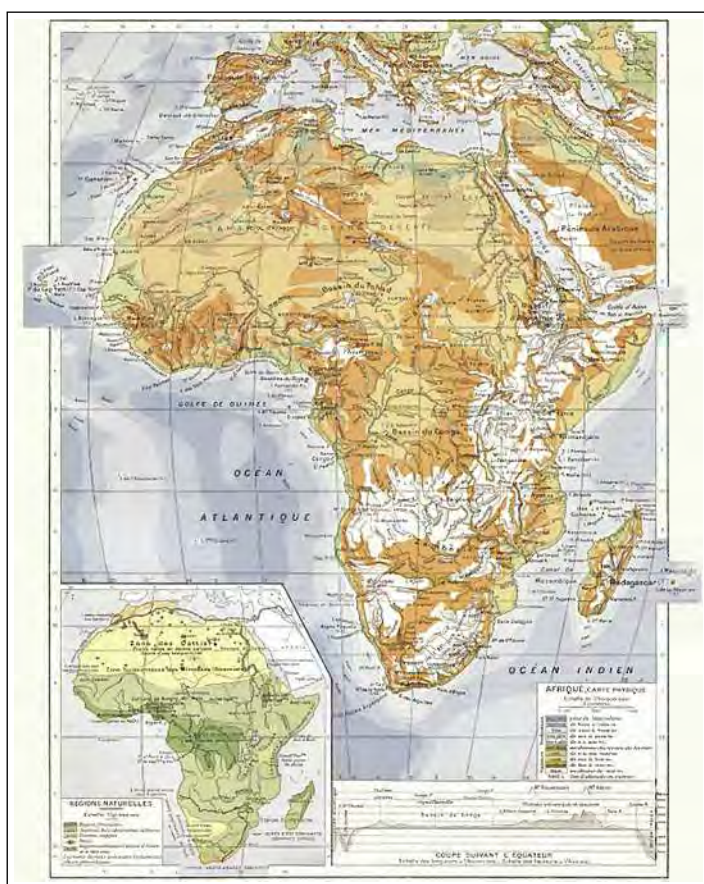


Michel Espagne et Hans-Jürgen Lüsebrink (éd.)

Transferts de savoirs sur l'Afrique



KARTHALA

L'histoire des savoirs sur l'Afrique ici esquissée se doit de mettre en exergue un tissu d'imbrications scientifiques et de transferts franco-allemands. La question du statut des langues révèle que l'africanisme a commencé, en France aussi bien qu'en Allemagne, comme une philologie progressivement détachée de l'orientalisme. On peut ensuite mettre en évidence que des cursus visant à la formation plus pratique d'africanistes ont progressivement été établis depuis les dernières décennies du XIX^e siècle dans les écoles coloniales françaises ou allemandes ; elles sont en concurrence mais reprennent des modèles comparables.

Les auteurs de ce livre font apparaître que les transferts de savoirs sur l'Afrique se fondent aussi sur des médias, ancrés dans des institutions, comme les instituts de recherche, les associations scientifiques, les maisons d'édition. Mais dans une asymétrie structurelle, il a été trop longtemps minimisé le rôle des Africains eux-mêmes.

Mais il devient de plus en plus évident que les savoirs sur l'Afrique ont pu modifier fortement le cadre européen, son esthétique et sa perception du monde. L'ouvrage montre combien les transferts franco-allemands autour de l'africanisme sont un moment de l'histoire contemporaine des sciences humaines.

Michel Espagne est directeur de recherche au CNRS, germaniste et spécialiste des transferts culturels.

Hans-Jürgen Lüsebrink est professeur de romanistique à l'Université de Sarrebruck (Allemagne). Il est titulaire de la chaire « Études culturelles romanes et communication interculturelle ».

Ont également contribué à cet ouvrage : Nathalie Carré, Ibrahima Diagne, Albert Gouaffo, Miriam Lay Brander, Sonja Malzner, Anthony Mangeon, Sylvère Mbondobari, Matthias Middell, Pascale Rabault-Feuerhahn János Riesz, Eva-Maria Siegel, David Simo, Ninja Steinbach-Hüther, Cécile Van den Avenne.



**TRANSFERTS DE SAVOIRS
SUR L'AFRIQUE**

Cet ouvrage a été publié avec le soutien
du laboratoire d'excellence Transfers
(programme Investissements d'avenir ANR-10-
IDEX 001-02 PSL* et ANR-10-LABX-099)
et de l'Université de Saarbrücken (Allemagne),
Chaire d'études culturelles romanes
et de communication interculturelle.

Visitez notre site :
www.karthala.com

Paielement sécurisé

© Éditions KARTHALA, 2015
ISBN : 978-2-8111-1415-2

**Michel Espagne
et Hans-Jürgen Lüsebrink (éd.)**

Transferts de savoirs sur l'Afrique

**Éditions KARTHALA
22-24, bd Arago
75013 Paris**

Introduction

Michel ESPAGNE
et Hans-Jürgen LÜSEBRINK

Transferts et Transnationalités

Les études africaines se sont constituées en Europe, pendant les deux derniers siècles, à travers des échanges transnationaux où la France et l'Allemagne ont joué un rôle central, et sans doute prédominant. Une histoire des savoirs sur l'Afrique et en même temps de la circulation de ces savoirs met, en effet, en évidence un tissu d'imbrications scientifiques transnationales où des réseaux et des formes de transferts franco-allemands jouent un rôle de tout premier plan¹. La perception d'un Frobenius qui distingue des Africains plutôt français ou plutôt allemands, associe implicitement aux relations franco-allemandes sa représentation des orbes culturels et marque dans cette perspective clairement le rôle de miroir de tensions européennes que joue l'Afrique. Sur ce point, les études africaines ne sont pas très différentes de l'ensemble des sciences humaines

-
1. Felix Brahm, *Wissenschaft und Dekolonisation. Paradigmenwechsel und institutioneller Wandel in der akademischen Beschäftigung mit Afrika in Deutschland und Frankreich, 1930-1970*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2010 ; voir aussi dans cette perspective certaines études dans : János Riesz/Hélène d'Almeida-Topor (eds), *Échanges franco-allemands sur l'Afrique. Lettres et Sciences humaines*, Bayreuth, Bayreuth African Studies, 1994 (vol. 33) ; Hélène d'Almeida-Topor/János Riesz (eds), *Rencontres franco-allemandes sur l'Afrique. Lettres, sciences humaines et sociales*, Paris, L'Harmattan/U.A. 363 Tiers Mondes-Afriques Paris VII/CNRS, 1992 ; János Riesz, « Français et Allemands en Afrique – Colonialisme, anticolonialisme et identité(s) nationale(s) », in *What is National Identity ? International Colloquium 199*, Osaka, Osaka Gakuin University, 1992, p. 179-201.

dont l'histoire est progressivement réexaminée à la lumière des mécanismes de passages entre les sciences nationales qu'elles ont occultés. De la philologie à la philosophie en passant par les orientalismes – car c'est d'abord dans les Congrès d'Orientalistes qu'il est question des langues africaines² – les allers-retours entre la France et l'Allemagne, impliquant souvent des configurations tri- ou multilatérales, ont une valeur structurante longtemps restée cachée.

La question de la langue, ou plutôt du statut des langues et de la co-présence de multiples cultures sur des espaces géographiques souvent restreints, est centrale dans les recherches sur la genèse de l'africanisme qui a commencé, en France aussi bien qu'en Allemagne, comme une philologie³ progressivement détachée de l'orientalisme. Non seulement l'apprentissage des langues africaines améliore les possibilités de communication, mais surtout le politique linguistique est une part de la politique coloniale qui joue volontairement certaines langues contre d'autres et donne à certains dialectes dans le continuum de familles linguistiques le statut de langue classique. Loin d'être parfaitement objective, la cartographie des langues établie par les linguistes européens véhicule ainsi des représentations et des évaluations de ce qu'est l'Afrique et des projections sur la direction dans laquelle elle est censée évoluer à l'avenir, sous l'impulsion de la politique coloniale. L'histoire de la découverte d'une langue ou d'un groupe de langues comme celui des langues mandingues constitue une histoire spécifique qui permet d'aborder à la fois un chapitre de la colonisation et l'éthnographie d'une part du continent africain. Comme le montrent les contributions de Cécile Van den Avenne et de Nathalie Carré dans le présent volume, la linguistique africaine fut non seulement étroitement liée à l'ethnologie, mais fut également associée, malgré des processus d'autonomisation que l'on peut observer notamment à partir des années 1920, aux besoins pragmatiques de contrôle et de communication, aussi bien sociaux qu'économiques et politiques, du pouvoir colonial. Même si les idéologies, les politiques et les pratiques coloniales divergeaient considérablement entre les différentes puissances européennes, elles étaient basées sur un socle commun, et foncièrement transculturel, de connaissances produites dans le champ d'études et de recherches sur l'Afrique. Celui-ci se caractérisa, dès la naissance des études africaines pendant la seconde moitié du XIX^e siècle, non seulement

2. Voir ci-après la contribution de Pascale Rabault-Ferhahn.

3. Holger Stoecker, *Afrikawissenschaften in Berlin von 1919 bis 1945. Zur Geschichte und Topographie eines wissenschaftlichen Netzwerkes*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2008.

par son caractère international, mais par des transferts de savoirs complexes et intenses entre les différents champs scientifiques et culturels nationaux, comme les contributions réunies dans le présent volume tentent de le démontrer à partir d'études de cas représentatifs.

Asymétries et réciprocités

Les transferts de savoirs entre l'Afrique subsaharienne et l'Occident ont été extrêmement asymétriques pendant l'époque coloniale, et sont restés largement déséquilibrés au-delà des indépendances, malgré des évolutions significatives depuis les débuts du postcolonialisme. Les asymétries et les déséquilibres ont été particulièrement profonds et flagrants dans le domaine scientifique où le transfert massif de savoirs à partir de l'Occident vers l'Afrique, dans tous les champs de savoirs, n'a été que très lentement contrebalancé jusque dans les années 1960, par des productions scientifiques nées et élaborées sur place et par la mise en valeur conséquente de « savoirs locaux » (*local knowledge*⁴). Des institutions comme le Fourah Bay College en Sierra Leone, l'Institut fondamental de l'Afrique noire (IFAN) à Dakar et des figures pionnières comme Cheikh Anta Diop au Sénégal, qui sont évoquées dans plusieurs des contributions qui suivent, ont joué un rôle capital dans ce processus de mise en cause du quasi-monopole de la production de savoirs sur l'Afrique par des Occidentaux et dans des institutions occidentales (universités, centres de recherche, congrès scientifiques) qui caractérisait l'époque coloniale et en partie aussi l'époque postcoloniale, en particulier les années 1960 à 1980. Des cursus de formation d'africanistes ont ainsi progressivement été établis depuis les dernières décennies du XIX^e siècle, parmi toutes les puissances coloniales occidentales. Ils sont notamment liés aux écoles coloniales françaises ou allemandes qui sont en concurrence mais reprennent des modèles comparables et sont marquées dans ce vaste transfert culturel à trois termes par les spécificités du cadre colonial

-
4. Voir sur cette problématique Mamadou Diawara, « Mobilizing Local Knowledge », *Comparative Labor Law and Policy Journal* 27 (2), 2006, p. 225-236 ; Mamadou Diawara, « Mobiliser le savoir local », in *Protection sociale et travail décent. Nouvelles perspectives pour les normes internationales du travail, Semaine Sociale Lamy*, Supplément, 4, 2006, p. 61-72 ; Mamadou Diawara, « Globalization, Development Politics and Local Knowledge », *International Sociology*, 15(2), 2000, p. 365-375.

et les attentes qu'il implique. L'élaboration d'une histoire des principaux lieux éditoriaux servant à la communication d'un savoir sur l'Afrique mérite d'être entamée. De façon générale, il s'agit de la transformation d'une auto-perception européenne qu'opèrent les apports africains. À partir de cas paradigmatiques on peut suivre l'élaboration franco-allemande de l'image d'une région du monde ayant son histoire et ses spécificités et la définition des contours de cette région du monde à travers les médias. Nous retiendrons, dans les études de cas qui suivent, de préférence des exemples pris dans la période du siècle qui va de la révolution de 1848 au début des indépendances africaines.

Les asymétries de savoirs ont été – et demeurent – aussi frappantes dans d'autres champs de production et de diffusion de savoirs culturels, qui ne sont qu'effleurés dans le présent volume, mais qui méritent une prise en considération systématique dans le cadre d'une histoire trans-culturelle des productions de savoirs sur l'Afrique, tels la presse, le cinéma et la télévision depuis les premières décennies du ^{xx}e siècle et grâce à des artistes-médiateurs comme Carl Einstein et Pablo Picasso, dans le domaine de l'art (peinture et arts plastiques) ainsi que dans celui de la musique. Loin d'être à l'extérieur de l'histoire eurocentrée, l'Afrique en serait une de ses composantes essentielles. L'africano-centrisme qui fait de l'Afrique, souvent par l'intermédiaire de l'Égypte et de l'épisode des pharaons noirs, un point de départ de l'histoire européenne, représente une sorte de conséquence politique des recherches conduites sur le continent et surtout de leur appropriation par les Africains eux-mêmes. Si de nombreux aspects (comme la parenté de l'égyptien ancien et du wolof mise en lumière par Cheikh Anta Diop⁵) sont scientifiquement très discutables, ils présentent le mérite de réinsérer l'Afrique dans un ensemble mondial⁶. La compréhension d'une histoire transnationale implique en effet la découverte des imbrications entre espaces européens, mais aussi, plus largement entre l'Europe et d'autres continents dont l'Afrique. À une période plus récente, la transformation des conditions de production, de diffusion et de circulation des savoirs dans une société multipolaire modifie aussi les conditions du savoir sur l'Afrique. Toujours lié aux séquelles du colonialisme, il tend aussi à devenir, comme le montre l'exemple d'Achille Mbembe étudié dans ce volume par S. Mbondobari, une sorte d'interrogation sur les sociétés occidentales et un savoir sur elles-mêmes.

5. Voir sur ce point les contributions de Michel Espagne et d'Ibrahima Diagne.

6. François-Xavier Fauvelle-Aymar, *Le rhinocéros d'or. Histoires du Moyen âge africain*, Paris, Alma, 2013.

Les savoirs sur l'Afrique ont pu modifier fortement le cadre européen lui-même, si l'on pense par exemple à l'incidence de la « plastique nègre » sur la genèse du cubisme. Leur circulation passera par des personnalités, des acteurs et médiateurs qui sont en partie encore à explorer, à recenser et à étudier, comme l'écrivain et théoricien de l'art Carl Einstein et l'écrivain Blaise Cendrars (étudiés dans le présent volume par János Riesz). Les savoirs sur l'Afrique passent aussi par des supports médiatiques, que ce soit la presse, spécialisée ou non, les revues, des films, des documentaires télévisuels ou encore des institutions comme les maisons d'édition, ainsi que des pratiques culturelles et artistiques variées. De façon générale, ces savoirs se sont cristallisés dans des publications, des livres ou des revues, et il est important de s'engager dans une enquête d'histoire du livre⁷, d'histoire des revues, des photos, des ouvrages illustrés ainsi que du matériel filmique et télévisuel⁸. Ces publications parmi lesquelles il convient désormais d'accorder une importance particulière aux travaux des Africains eux-mêmes, se sont saisies des dernières avancées technologiques comme la photographie par exemple, auxiliaire indispensable des reportages illustrés et de nombre de livres de voyage. La littérature aussi fait partie de cet ensemble éditorial. On rencontre dès l'époque coloniale des recueils de proverbes africains, résultats parfois d'une collaboration entre Africains et Européens, expression d'une morale collective, mais aussi manifestation d'une représentation de l'Afrique qui servent de point de départ à des approches anthropologiques⁹. On trouve aussi des œuvres romanesques, parfois complétées comme chez l'écrivain allemand Uwe Timm par des recueils de photographies, qui visent à faire découvrir une face cachée et refoulée du colonialisme, presque à l'encontre de l'intention des photographes, par le « réalisme » de leurs prises de vues et la « vérité » des personnages autochtones saisis.

-
7. Voir sur ce point la contribution de Ninja Steinbach-Hüther et de Matthias Middell dans le présent volume.
 8. Sonja Malzner, « *So sah ich Afrika* », *Die Repräsentation von Afrikanern in plurimedialen Reiseberichten der ersten Hälfte des zwanzigsten Jahrhunderts*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2013. Voir aussi ci-après la contribution de Sonja Malzner.
 9. Voir sur ce point les études de Miriam Lay Brander et de János Riesz dans le présent volume.

Exclusions, marginalisations, prises de parole

Il existe pourtant des historiens africains du Ghana et du Nigeria à l'époque coloniale, l'informateur pouvant devenir lui-même historien. Certains médiateurs africains ont voyagé assez tôt entre l'Allemagne et l'Afrique comme par exemple les représentants de grandes familles camerounaises. De leur côté, les Africanistes tels Julius Lips, passé d'Allemagne en France puis aux États-Unis pour retourner après la Seconde Guerre mondiale en Allemagne, commencent à percevoir tous les problèmes posés par la prétention à parler au nom des Africains. Des journalistes comme Friedrich Sieburg, qui avait certaines affinités avec le national-socialisme (sans partager pour autant ses présupposés racistes), ont tenu un discours néanmoins assez différencié sur le continent africain, et méritent d'être présentés individuellement à partir de cas exemplaires. Souvent s'est dessinée une complémentarité entre un universitaire européen et un informateur africain resté dans son ombre et dont l'intégration dans un contexte francophone ou germanophone a été tout sauf évidente et mérite d'être enfin retracée. De la sorte, se constitue une perception allemande de l'Afrique¹⁰. Mais les études africaines qui se mettent en place progressivement depuis le milieu du XIX^e siècle font largement appel à des acteurs africains : depuis les enseignants de langues africaines dans les diverses écoles coloniales jusqu'aux informateurs qui permettent l'élaboration des traductions de la Bible dans les différentes langues, traductions dont il faudrait établir la carte¹¹, les Africains eux-mêmes ont dès le départ transmis un savoir sur l'Afrique.

Les contributions consacrées dans le présent ouvrage à la prise de parole d'Africains, comme producteurs de savoirs sur leurs propres langues, cultures et sociétés, visent ainsi à saisir la dynamique d'un processus qui fut conflictuel et qui le demeure dans certains domaines jusqu'à l'époque immédiatement contemporaine. Quelle est l'importance de chercheurs et d'institutions africaines (sur le continent africain) dans la production et la diffusion du savoir sur l'Afrique, par exemple sur les langues africaines ?

Quelle place occupent des chercheurs africains dans des institutions occidentales spécialisées dans les sociétés, les cultures et les langues

10. Ibrahima Diagne, *L'Afrique dans l'opinion publique allemande. Transferts culturels et formes de perception de l'Afrique dans l'Allemagne de l'entre-deux-guerres et de la Seconde Guerre mondiale (1818-1945)*, Berlin, LIT-Verlag, 2009.

11. Sara Pugach, *Africa in Translation. A History of Colonial Linguistics in Germany and Beyond (1814-1945)*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 2012.

africaines, comme l'INALCO à Paris, les « Afrika-Zentren » en Allemagne (à Hambourg, Bayreuth et Cologne) ou encore les groupes de recherche spécialisés dans ce domaine au CNRS en France ?

Et comment s'effectue la coopération entre « informateurs » et chercheurs africains d'une part, et chercheurs occidentaux travaillant sur le continent africain d'autre part ?

Plusieurs contributions du présent volume, notamment celles d'Anthony Mangeon, Albert Gouaffo, David Simo et Nathalie Carré, tentent de répondre à certaines dimensions de ces questions en retraçant dans sa généalogie la problématique qu'elles circonscrivent, une problématique qui remonte à la naissance des études africaines en Europe dans le contexte de l'impérialisme colonial à la fin du XIX^e siècle. Elles essaient également de mettre en lumière la dynamique souvent explicitement ou implicitement conflictuelle que donne à voir le lent processus de prise de parole de chercheurs et d'universitaires africains dans le domaine des études africaines en Europe ou en Amérique du Nord. Il est frappant de lire que même des chercheurs africains confirmés n'occupèrent pendant longtemps dans ce champ de recherche que le statut secondaire d'« informateurs », même s'ils ont contribué de manière substantielle aux recherches et publications des chercheurs occidentaux avec lesquels ils « coopéraient ». Cette situation changea progressivement, mais très lentement, après la Première Guerre mondiale, comme différentes analyses de revues coloniales, notamment *Outre-mer*¹², ont pu le montrer. Malgré un processus d'émancipation et d'autonomisation qui commença à se profiler dans les années 1920 et 1930, la plupart des contributions d'Africains acceptées dans les revues coloniales à vocation scientifique, en Afrique ou en France métropolitaine, demeurèrent toutefois imprégnées par des présupposés de la recherche occidentale, et enfermées également dans l'horizon d'attente des pouvoirs coloniaux. L'étude ci-après de P. Rabault-Fuerhahn sur les Congrès des Orientalistes et des africanistes à l'époque coloniale met en lumière la complexité des enjeux de pouvoir, mais aussi toute la dimension conflictuelle due au fait que ces recherches étaient menées par des chercheurs occidentaux qui « surtout en Allemagne, étaient des savants de cabinet pour qui il était déroutant sinon dérangeant d'être confrontés à des représentants directs des cultures qu'ils

12. Voir Ibrahima Diagne, *L'Afrique dans l'opinion publique allemande*, p. 179-206 ; Hans-Jürgen Lüsebrink, *La Conquête de l'espace public colonial. Prises de parole et formes de participation d'écrivains et d'intellectuels africains dans la presse coloniale en Afrique occidentale française (1884-1960)*, Frankfurt/M., Verlag für Interkulturelle Kommunikation, 2003 (coll. « Studien zu den frankophonen Literaturen außerhalb Europas »).

étudiaient¹³ ». Pendant des décennies, aucun Africain ne participa à des congrès orientalistes et africanistes étudiant leur propre société, langue et culture. La prise de parole qui contribua à changer, très lentement et partiellement, cette configuration profondément asymétrique, débuta au lendemain de la Première Guerre mondiale et dans les années 1930 et 1940 pour ne modifier véritablement la donne qu'après les indépendances, à l'époque postcoloniale. Mais à y regarder de plus près, au niveau institutionnel et à travers les relations de pouvoir que celui-ci implique, la question n'a rien perdu aujourd'hui de son actualité, même si les rapports de force se sont – très progressivement – modifiés en faveur des chercheurs venus de l'Afrique subsaharienne.

Médias et médiations

Les transferts de savoirs, en l'occurrence sur l'Afrique, reposent sur des médias qui, eux, sont liés à des institutions, comme les instituts de recherche, les maisons d'édition, les producteurs cinématographiques et les associations scientifiques. Dans le présent volume, l'accent est mis sur la production de savoirs scientifiques, mettant en lumière le rôle capital de disciplines comme l'ethnologie, la linguistique africaine, l'anthropologie ainsi que, pendant une longue période, les études orientalistes (« Orientalismus »). Mais des études de cas comme celles sur Friedrich Sieburg, Carl Einstein et Uwe Timm¹⁴, permettent également d'éclairer l'importance d'autres domaines de représentation de l'Afrique et de transferts de savoirs sur l'Afrique, atteignant un plus large public, et d'étudier leurs interconnexions avec le domaine scientifique. Les récits de voyage, les arts plastiques et la photographie ouvrent ainsi une nouvelle perspective sur le vaste champ des transferts de savoirs sur l'Afrique dans la culture populaire ou de « masse ». Ces genres culturels et médiatiques, auxquels il faut ajouter en particulier le roman colonial, le film colonial, les cartes postales, les albums photographiques, les manuels scolaires et les expositions coloniales ont, en effet, contribué à diffuser, parmi de très larges couches sociales des sociétés occidentales de la seconde moitié du XIX^e et de la première moitié du XX^e siècle, des images et des

13. Voir la contribution de Pascale Rabault-Feuerhahn ci-après.

14. Voir les contributions de Hans-Jürgen Lüsebrink, János Riesz, Sonja Malzner et Eva-Maria Siegel dans le présent volume.

connaissances neuves sur le continent africain. Des romans coloniaux à très grand succès comme *La Randonnée de Samba Diouf* (1922) de Jérôme et Jean Tharaud, les expositions coloniales, en particulier celles de Marseille en 1906 et en 1922 et celle de Paris en 1931, de même que la *Deutsche Kolonialausstellung* de 1896 ou l'Exposition coloniale de Bruxelles-Tervueren en 1897¹⁵, les sections coloniales des expositions universelles, comme celles organisées à Londres en 1867 et à Paris en 1937, des albums photographiques, tels ceux de l'entreprise Suchard intitulés *Nos belles colonies*¹⁶, les films coloniaux¹⁷, et de très nombreux numéros spéciaux des revues illustrées de large circulation, comme la célèbre revue *L'Illustration* (1843-1944)¹⁸, contribuèrent, en effet, de manière substantielle à opérer un transfert de savoirs sur l'Afrique atteignant la quasi-totalité de la société française de l'époque. Il est frappant de constater que les connaissances sur l'Afrique subsaharienne, et la curiosité jamais démentie, voire la fascination que cette dernière suscitait, et par conséquent les transferts culturels entre l'Occident et l'Afrique semblent avoir été beaucoup plus largement répandus, intenses et diversifiés dans les sociétés occidentales à l'époque coloniale que pendant l'époque postcoloniale contemporaine. Paradoxalement en effet,

15. Voir sur ce sujet e.a. : Catherine Hodeir/Michel Pierre, 1931. *L'Exposition coloniale*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1991 ; Robert Debusmann/János Riesz (eds), *Kolonialausstellungen – Begegnungen mit Afrika ?* Frankfurt/Main, IKO-Verlag für Interkulturelle Kommunikation, 1995 ; Philippe Persoons, *L'Exposition de Bruxelles-Tervueren en 1897 et l'opinion publique*, Louvain, Université catholique de Louvain, Mémoire, 1974-75, 2 vol., manusc. ; Diagne, *L'Afrique dans l'opinion publique allemande*, p. 132-174 Chap. 6 : « Les expositions coloniales allemandes sur l'Afrique »).
16. *Nos belles colonies*, Album édité par le chocolat Suchard, Paris, s.d. (env. 1930), L'album comportait des pages explicatives sur « Les colonies françaises », subdivisé en sections intitulées « Notre domaine colonial », « Sa valeur économique », « Les populations indigènes » et « Les Français aux colonies », en tout six pages (grand format) entourant la partie iconographique dans laquelle le lecteur devait coller des photographies des différentes colonies françaises se trouvant dans les chocolats Suchard mis en vente.
17. Voir Raymond Barkan, « À la découverte de l'Afrique. Chronique du cinéma », *Europe*, 27^e année, n° 3-4, mai-juin 1949, p. 190-196 ; David Henry Slavin, *Colonial cinema and imperial France, 1919-1939: white blind spots, male fantasies, settler myths*, Baltimore, John Hopkins University Press, 2001 ; Pierre Boulanger, *Le cinéma colonial de « l'Atlantide » à « Lawrence d'Arabie »*, Paris, Seghers, 1975, coll. « Cinéma 2000 »).
18. Voir par exemple le numéro spécial de *L'Illustration* consacré à l'Exposition coloniale internationale de 1931 : *Exposition coloniale. L'Illustration. Album hors série*, Édition nouvelle augmentée de 48 pages, Paris, L'Illustration, 1931, 66 p. in-folio ; ainsi que le dossier, réunissant une sélection d'articles parus dans *L'Illustration : Les Grands Dossiers de l'Illustration. La France au-delà des mers. Histoire d'un siècle*, Paris, Le Livre de Paris, 1987, 191 p. in-folio.

les différentes formes de circulation des savoirs entre le champ scientifique – en l'occurrence les études africaines et leurs différentes disciplines – et le grand public semblent avoir également atteint leur plus forte intensité à l'époque coloniale.

Bibliographie

- BRAHM Felix, *Wissenschaft und Dekolonisation. Paradigmenwechsel und institutioneller Wandel in der akademischen Beschäftigung mit Afrika in Deutschland und Frankreich, 1930-1970*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2010.
- DIAGNE Ibrahima, *L'Afrique dans l'opinion publique allemande. Transferts culturels et formes de perception de l'Afrique dans l'Allemagne de l'entre-deux-guerres et de la Seconde Guerre mondiale (1818-1945)*, Berlin, LIT-Verlag, 2009.
- DIAWARA Mamadou, « Globalization, Development Politics and Local Knowledge », *International Sociology*, 15(2), 2000, p. 365-375.
- « Mobiliser le savoir local », in *Protection sociale et travail décent. Nouvelles perspectives pour les normes internationales du travail, Semaine Sociale Lamy*, Supplément, 4, 2006, p. 61-72.
- DIAWARA Mamadou, « Mobilizing Local Knowledge », *Comparative Labor Law and Policy Journal* 27 (2), 2006, p. 225-236.
- FAUVELLE-AYMAR François-Xavier, *Le rhinocéros d'or. Histoires du Moyen âge africain*, Paris, Alma, 2013.
- LÜSEBRINK Hans-Jürgen, *La Conquête de l'espace public colonial. Prises de parole et formes de participation d'écrivains et d'intellectuels africains dans la presse coloniale en Afrique Occidentale Française (1884-1960)*, Frankfurt/M., Verlag für Interkulturelle Kommunikation, 2003 (coll. « Studien zu den frankophonen Literaturen außerhalb Europas »).
- MALZNER Sonja, « So sah ich Afrika », *Die Repräsentation von Afrikanern in plurimedialen Reiseberichten der ersten Hälfte des zwanzigsten Jahrhunderts*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2013.
- PUGACH Sara, *Africa in Translation. A History of Colonial Linguistics in Germany and Beyond (1814-1945)*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 2012.
- RIESZ János, « Français et Allemands en Afrique – Colonialisme, anticolonialisme et identité(s) nationale(s) », in *What is National Identity?* International Colloquium 1991, Osaka, Osaka Gakuin University, 1992, p. 179-201.

- RIESZ János et d'ALMEIDA-TOPOR Hélène (eds), *Échanges franco-allemands sur l'Afrique. Lettres et Sciences humaines*, Bayreuth, Bayreuth African Studies, 1994 (vol. 33).
- *Rencontres franco-allemandes sur l'Afrique. Lettres, sciences humaines et sociales*, Paris, L'Harmattan/U.A. 363 Tiers Mondes-Afriques, Paris VII/CNRS, 1992.
- STOECKER Holger, *Afrikawissenschaften in Berlin von 1919 bis 1945. Zur Geschichte und Topographie eines wissenschaftlichen Netzwerkes*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2008.

PREMIÈRE PARTIE

LA QUESTION DES INFORMATEURS

1

Carl Christian Reindorf : l'informateur qui a révolutionné l'histoire coloniale

David SIMO

L'histoire intellectuelle de l'Afrique reste globalement à écrire. L'idée même d'une pareille entreprise est tout sauf évidente. À la différence de l'histoire politique ou économique qui peut recourir à des sources orales ou à la différence de l'histoire civilisationnelle ou culturelle qui peut s'appuyer sur des objets obtenus grâce aux fouilles archéologiques, l'histoire intellectuelle a besoin des traces de la pensée, des débats, des démarches intellectuelles collectives et individuelles, des exemples de rupture épistémologiques, etc. Et jusqu'à une date récente, ces traces ne pouvaient exister que sous la forme scripturale. Or l'idée s'est installée dans la conscience des chercheurs selon laquelle l'Afrique serait un continent sans écriture. Il est clair qu'il n'y a pas eu, jusqu'à une époque récente, une pratique généralisée et permanente de l'écriture dans toute l'Afrique. Mais y a-t-il un seul continent où tel soit le cas ? Depuis plusieurs millénaires, l'écriture a toujours été pratiquée à certains points précis du continent africain par des groupes de personnes plus ou moins importants. Il n'est donc pas besoin, pour reconstruire l'histoire du champ intellectuel africain, de s'appuyer exclusivement sur l'expression orale de la pensée et de l'imagination en Afrique, expression qui, malgré son très grand intérêt, sert souvent d'argument pour étayer le poncif volontiers propagé et reproduit sous toutes les coutures selon lequel l'Afrique serait le continent de l'ahistorité absolue, l'espace où le temps est resté figé tout au long des millénaires et où s'est toujours reproduit au niveau des valeurs, de la cosmologie, des rapports sociaux, et de la pensée le même ;

ce qui justifierait que certains veulent la sortir de l'histoire, voire même la reconstituer dans son identité éternelle figée dont elle n'aurait jamais dû s'écarter puisqu'elle constituerait son seul havre de félicité.

L'écriture d'une histoire intellectuelle de l'Afrique doit remplir l'exigence de profondeur et de largeur que postule l'historien malawite Paul Tiyaambe Zeleza¹ et reconstituer une généalogie des pratiques de la production intellectuelle à différentes phases de l'histoire.

Cette histoire aurait à s'interroger entre autre sur le défi que différents projets de globalisation, notamment l'islamisation, la christianisation et la colonisation ont représenté pour l'intelligence en Afrique. Le philosophe sénégalais Souleymane Bachir Diagne a amorcé, sur la base des manuscrits de Tombouctou, une analyse de la gestion intellectuelle de la conversion à l'Islam. Il a notamment montré comment cette conversion ne représentait pas seulement l'adoption d'une nouvelle foi, mais également la confrontation avec une nouvelle cosmologie. Le défi intellectuel était alors de se positionner dans une telle cosmologie et dans une nouvelle oïkumène en réinventant une narration historique de soi, en élaborant une nouvelle géographie, en créant de nouveaux lieux de mémoire, de nouvelles mémoires des lieux et une nouvelle temporalité qui, tout en s'inscrivant dans le nouvel horizon intellectuel, deviennent autant de moments d'auto-valorisation et ce, face à une logique de marginalisation et de hiérarchisation². Diagne s'est donc intéressé aux discours produits dans le cadre d'une nouvelle cosmologie. Il a montré comment s'organise leur cohérence et quelle fonction leur est assignée. Mais il ne s'est que marginalement intéressé à la situation d'interaction symbolique que représente ce genre de cadre, aux contraintes qu'il implique pour les différents acteurs, aux stratégies qui sont développées pour y faire face, aux espaces de manœuvre qui y sont possibles, autant de forces qui structurent la pensée et laissent des traces dans les narrations ou se révèlent au travers de saillies ou d'aspérités délibérées ou inconscientes présentes dans ces narrations.

-
1. Paul Tiyaambe Zeleza, « Banishing the silences: towards the globalization of African history », p. 2, in : <http://www.codesria.org/IMG/pdf/zeleza.pdf> [consulté le 26/07/2013].
 2. Souleymane Bachir Diagne, « Towards an intellectual history of West Africa: the meaning of Timbuktu », in Shamil Jeppie et Souleymane Bachir Diagne (eds), *The Meanings of Timbuktu*, Dakar, Codesria/HSRC, 2008, p. 416.

Le cas de Carl Reindorf

Nous allons nous intéresser ici au cas d'un sujet, acteur et témoin de la colonisation et de la christianisation. Un cas dont il n'y a pas plusieurs exemples. Le fait que ce cas soit singulier témoigne de la difficulté de ce qu'il entreprend alors. Il s'agit notamment du cas de Carl Christian Reindorf. Tout au plus pourrait-on citer un autre exemple en la personne de Samuel Johnson qui, comme Reindorf, va écrire une histoire de son peuple sous le titre *The history of the Yoruba, from the earliest time to the beginning of the British protectorate*.

Carl Christian Reindorf doit son nom à son père, Carl Reindorf Hackenburg, métis né d'un père danois du nom de Augustus Frederick Hackenburg, commerçant puis représentant de la couronne danoise dans une petite enclave située dans ce qu'on appelait alors Gold Coast. Depuis le XVI^e siècle, un certain nombre de forts avaient été construits sur cette côte pour faciliter entre autres le commerce des esclaves. Le Danemark réussit dès 1663 à s'y emparer d'un des Forts, notamment Christiansborg et d'autres petites localités qu'il occupera de manière discontinue avant de les vendre définitivement en 1850 à l'Angleterre. Le grand-père de Carl Christian Reindorf séjournera de 1739 à 1748 à Christiansborg. Avant d'en partir, il aura eu le temps d'avoir un fils né des relations avec une Africaine. Ce fils, nommé Carl Reindorf Hackenburg deviendra un soldat danois et de ses relations avec une femme africaine de la tribu Ga naîtra Carl Christian Reindorf en 1834. De toute évidence, c'est ce père qui donnera le nom à son enfant, mais à part la vie et le nom, il ne lui donnera rien d'autre. Celui-ci sera élevé par sa mère. Il apprendra donc d'abord sa langue maternelle et ses premières années sont placées sous l'influence d'un prêtre de la religion africaine traditionnelle.

C'est à l'âge de neuf ans, en 1842, qu'il est inscrit à l'École du Fort Christiansborg. Pendant six ans, il y apprendra le catéchisme et l'arithmétique en danois. En 1847, il est admis à l'école de la Mission de Bâle à côté de la ville d'Accra. Cette école avait été ouverte en 1826 à la demande de la couronne danoise pour s'occuper en priorité des jeunes métis issus de l'union entre des Danois et de jeunes femmes africaines. Selon l'un des maîtres de cette école, Elias Schrenk, les enfants qui arrivaient de l'école danoise avaient une compétence plutôt médiocre dans cette langue. Qui plus est, ils étaient restés en contact avec leur culture et on les laissait participer aux rituels de la religion locale. Le vœu de l'administration danoise était que ces jeunes métis soient soustraits à l'éducation africaine vers laquelle leur mère les orientait, leur père ayant

démissionné de toute responsabilité en matière d'éducation de leur progéniture quand eux-mêmes ne se laissaient pas aller à des mœurs jugées non conformes avec l'idéal colonial. À ce sujet, le germaniste américain Seth Quartey écrit dans un livre qu'il consacre à Reindorf :

« In 1826, the Danish governor of the Gold Coast Major Johann von Richelieu, requested that the Basel Mission Society establish a mission centre on the coast. It was an attempt to begin a schooling centre for the children of Danish officers, soldiers, traders and Gold Coast women. The representation of these children as "a bad lot" and their fathers as "the worst congregation on earth" was turning increasingly into a moral cancer that was tarnishing the imperial trope of superiority upon which the colonial ideology sustained its life³. »

Comme quelques années plus tard au Cameroun et dans d'autres territoires sous domination allemande, l'autorité coloniale danoise puis anglaise préférera confier l'éducation et la conversion des jeunes africains à la Mission bâloise. La Mission de Bâle sera d'autant plus disposée à s'occuper des métis que ceux-ci lui fourniront un vivier dans lequel elle pourra recruter et former des catéchistes et des pasteurs indigènes plus aptes à survivre dans un environnement où la durée de survie des missionnaires envoyés d'Europe était en général très courte. Quand on sait qu'entre 1829 et 1913, plus de 134 missionnaires européens trouveront la mort à la Côte d'Or, on comprendra l'intérêt que la Mission de Bâle avait à former des indigènes pour poursuivre leur œuvre.

À l'École de la Mission de Bâle, Reindorf sera pris en charge par un missionnaire nommé Johannes Zimmerman, lequel aura une influence décisive sur sa maturation intellectuelle. L'intention de Zimmerman avait été d'enseigner l'hébreu à ses élèves. Mais sa hiérarchie en Suisse trouva une telle idée prétentieuse et non convenable. Celui-ci dut alors improviser, car en retour on ne lui proposa aucun programme. Pour ses élèves qui étaient appelés à devenir des catéchistes, il arrêta un programme composé de six matières : la connaissance de la Bible, l'histoire du monde, la langue ga (groupe auquel Reindorf appartenait), la langue twi, également parlée dans la région, la langue anglaise (puisque depuis 1850, tout le Gold Coast était devenu anglais), ainsi que la pratique et l'enseignement et de la prédication. À côté de ces matières, il y avait

3. Seth Quartey, *Missionary Practices on the Gold Coast 1832-1895. Discourse, Gaze and Gender in the Basel Mission in Pre-colonial West Africa*, Youngstown-New York, Cambria Press, 2007, p. 248, ici p. 26.

également l'apprentissage du respect de la discipline et de la confection d'un rapport.

Pendant ces années passées à Osu, Reindorf et ses camarades vont servir d'informateurs aux missionnaires qui aimaient à s'adonner à des recherches ethnographiques, linguistiques et historiques. Sur la base des documents produits par ses élèves, Johannes Zimmerman va entre autres produire une grammaire du ga, la langue maternelle de Reindorf et traduire toute la Bible en cette langue. Christian Kolle, un autre missionnaire rédigea deux volumes sur la religion ga, et son collègue August Wilhelm Steinhauser publiera un livre sur la religion des gens d'Accra. Mais le plus célèbre de tous est incontestablement Johann Gottlieb Christaller, auteur entre autres de *Die Töne der Negersprachen und ihre Bezeichnung* paru en 1890, livre qui est considéré comme un des écrits fondateurs de la recherche sur les langues africaines.

En même temps que les élèves servaient d'informateurs, ils étaient quelquefois invités à rédiger eux-mêmes des essais sur ce qu'ils savaient sur la religion ga et sur d'autres aspects de leur culture. Tous ces exercices ne pouvaient nullement préparer Reindorf à faire lui-même œuvre de chercheur et à produire un livre sur l'histoire du Gold Coast, livre que tous les experts saluent aujourd'hui non pas seulement comme un travail pionnier, mais également comme un travail d'historien de grande facture.

Un de ses biographes, Heinz Hauser-Renner, nous apprend que Zimmerman l'a beaucoup influencé⁴, mais celui-ci n'a produit aucune œuvre comparable à celle de Reindorf, œuvre qui aurait pu laisser penser qu'il avait lui-même une compétence qu'il a communiquée à Reindorf. Heinz Hauser-Renner nous montre également que Reindorf était le produit de son époque et se réfère ce faisant aux paradigmes notamment herderiens qui structurent son livre. Mais il ne nous explique pas par quelle démarche et par quelle initiation il a pu, avec une formation tout compte fait limitée et superficielle, assimiler à un si haut niveau le débat historiographique européen et maîtriser les principes, les formes et les méthodes de l'écriture de l'histoire, notamment la critique des sources et la reconstitution de la chronologie. Certes il enseignera l'histoire au séminaire d'Akropong de 1860 à 1862 puis à l'école moyenne d'Osu de 1860 à 1872, mais il ne pouvait s'agir que de rudiments de l'histoire quand on tient compte du niveau de ses élèves.

4.. Heinz Hauser-Renner, « "Obstinate" Pastor and Pioneer Historian: The Impact of Basel Mission ideology on the Thought of Carl Reindorf », *International Bulletin of Missionary Research*, vol. 33, n° 2, avril 2009, p. 65-70.

Carl Christian Reindorf a donc sûrement dû s'initier lui-même à l'écriture. Dans l'introduction à son livre, il énumère une série de sources qu'il aura consultées, sources aussi bien en allemand qu'en anglais⁵. Ne lisant pas l'allemand, il se faisait traduire les textes par son collègue Pasteur P. Steiner. Il a donc beaucoup lu et pas seulement les sources qu'il cite, mais sûrement d'autres portant sur la religion et sur la théologie piétiste qui était à la base de la Mission de Bâle. Dans sa préface il insiste moins sur l'éducation à l'écriture de l'histoire qu'il aura reçue en lisant les écrits des historiens et des théologiens européens que sur une tout autre éducation dont il regrette par ailleurs le caractère incomplet.

Il écrit notamment :

« My ancestors on the father's and mother's side belonged to the families of national officiating high priests in Accra and Christianborg. And I should have become a priest either of Nai at Accra or klote at Christianborg, if I had not been born as a mulatto and became a Christian. My worthy grandmother Okalo Asase, as in duty bound to her children and grandchildren, used to relate the tradition of the country to her people when they sat around her in the evenings. My education and calling

-
5. À ce sujet, il écrit notamment : « I am, however, highly thankful to the Rev. P. Steiner for the translation of some pages from the following works in German », viz. W. J. Muller, Danish chaplain in Frederiksborg (now Fort Victoria) near Cape Coast Castle from 1662-1670, published in Hamburg 1673 and in Nürnberg 1675 ; Fr. Romer, a Danish merchant in Christiansborg from 1735-43, published at Copenhagen in 1769 ; Dr. P. E. Isert, Copenhagen 1788 ; H. C. Monrad, a Danish Chaplain in Christiansborg from 1805-09, Weimar 1824 ; Dr. O. Dapper's Africa. The short history of the Bremen Mission was kindly given me by the Rev. G. Binetsch, of the North German or Bremen Mission on the Slave Coast. Besides those, I have got the following works in English : William Bosnian, A new and accurate Description of the Coast of Guinea, divided into the Gold, the Slave, and the Ivory Coasts, 1705 ; Bowdich, Mission to Ashantee ; Cruickshank, Eighteen Years on the Gold Coast ; Sir Dal. Hay, Ashanti and the Gold Coast ; The British Battles ; A brief history of the Wesleyan Missions on the Western Coast of Africa by William Fox, 1851 ; the Report of the Basel Mission for 1879, or a Retrospect on fifty years Mission Work ; and the Gold Coast Almanack for 1842 and 1843, with some few manuscripts of the late Old James Bannerman and Charles Bannerman, which were kindly communicated to me by Mr. Edmund Bannerman and from which I obtained some information about Sir Charles McCarthy's war with Asante. And lastly, I am thankful to the Rev. A. W. Parker and the Rev. John H. Davies M. A., the Colonial Chaplain, for their informations », in Carl Christian Reindorf, *The history of the Gold Coast and Asante: based on traditions and historical facts comprising a period of more than three centuries from about 1500 to 1860* / with a biographical sketch by C. E. Reindorf, [S.l.], Accra-Ghana Universities Press, 1966, p. VI, Préface.

separated me from home and prevented me from completing the series of these lessons in native tradition⁶. »

Il explique donc sa vocation d'historien sur la base de deux modèles théoriques qui dominaient à son époque : le modèle positiviste déterministe qui explique le devenir et la bibliographie de l'individu à partir de l'héritage tant biologique que culturel et intellectuel. Il recourt également au principe de la curiosité scientifique qui pousse à vouloir combler tout vide dans la connaissance des choses et des réalités historiques. Très clairement apparaît alors la double perspective basée sur un double héritage qui structure de manière systématique ses écrits.

Quoi qu'il en soit, à partir des années 70, après qu'il eut été ordonné pasteur, il consacre une bonne partie de son temps à recueillir des données de différentes sortes sur l'histoire, la culture, l'économie et la géographie de plusieurs peuples de l'actuel Ghana, et rédige un texte de près de 400 pages dans sa langue maternelle le ga et en anglais, langue qu'il affirme ne pas bien maîtriser. Le livre paraît en 1895 en anglais sous le titre : *The history of the Gold Coast and Asante, based on traditions and historical facts : comprising a period of more than three centuries from about 1500 to 1860*.

Dans la préface à son ouvrage, il indique une expérience particulière comme ayant déterminé sa volonté d'écrire une histoire de son peuple. En 1864, le Pasteur Aldinger lui demande de recueillir des traditions orales pour qu'il les exploite. Sa tentative échoue. Cet échec, il l'impute à la mort soudaine de sa grand-mère sur qui il comptait comme informatrice, mais également sur le refus de vieilles personnes détentrices du savoir sur le passé et la culture de son peuple, de livrer leur secret. C'est ce refus qui va le décider, nous apprend-il, à entreprendre un travail systématique de collecte de données orales. Il ne nous indique pas pourquoi il croit alors pouvoir réussir là où il a échoué auparavant. On peut imaginer que l'échec était dû également à une résistance plus ou moins consciente de sa part de jouer le rôle qui lui était demandé : devenir pourvoyeur de données que d'autres et plus précisément des missionnaires européens allaient traiter pour les transformer en savoir sur son peuple et sa culture. À partir du moment où il inscrit la collecte des données dans un projet scientifique personnel, il est tout d'un coup capable de mobiliser le savoir que lui a inculqué sa grand-mère, mais aussi de le compléter par d'autres données qu'il collectionnera. C'est ainsi qu'il interroge plus de 200 personnes des deux sexes. Il nous explique comment il a utilisé les

6. *Ibid.*, p. vi, Préface.

données recueillies en ces termes : « These traditions I have carefully compared in order to arrive at the truth » (Préface IV). Les données qu'il livre ne sont donc nullement brutes. Il les a passées au crible de la comparaison et de la critique pour établir la vérité scientifique. Mais en même temps, il reste persuadé que seul un natif de la communauté est capable de réussir une telle entreprise et d'atteindre à la vérité scientifique. Il manifeste donc une défiance claire envers les tentatives des historiens et des missionnaires européens de reconstituer l'histoire des peuples qu'ils colonisent. Il écrit notamment :

« A history of the Gold Coast written by a foreigner would most probably not be correct in its statements, he not having the means of acquiring the different traditions in the country and of comparing them with those which he may have gathered from a single individual. Unless a foreigner writes what he witnesses, as it is the case with several accounts of the Gold Coast already published. Hence it is most desirable that a history of the Gold Coast and its people should be written by one who has not only studied, but has had the privilege of initiation into the history of its former inhabitants and writes with true native patriotism » (p. 3-4).

Comme nous pouvons le voir à partir des ouvrages qu'il a consultés, son jugement sur les autres auteurs européens qui ont écrit avant lui sur le Gold Coast et leur disqualification, ne résulte nullement d'une pétition de principe ou d'un préjugé, mais se base sur la lecture attentive de ces écrits. Cette lecture lui permet de constater que la seule valeur de ces textes est leur narration du vécu de ces auteurs. Ces textes ne renseignent donc que sur le vécu des auteurs européens. En cela, il ne leur accorde qu'un intérêt en tant que témoignage, ce qui constitue un jugement fort intéressant car, ce faisant, il renverse les rôles communément acceptés dans la littérature et la recherche coloniales où ce sont les indigènes qui fournissent un discours considéré comme témoignage, ce qui signifie une énonciation non seulement subjective, mais également limitée dans la perception de la réalité et nécessitant un travail de mise en ordre, de mise en perspective et une rupture épistémologique pour constituer un savoir sur le sujet témoignant et sur sa société, travail qui était tout naturellement l'apanage du chercheur européen doté d'outils méthodologiques et conceptuels adéquats. Le second reproche qu'il fait à ces textes européens sur sa société est également de grande importance. En effet, il leur reproche de commettre la pire des erreurs qu'on puisse reprocher à un chercheur, le manque de discernement et de recul critique par rapport à leur informateur. En effet, en ne s'en tenant qu'à un informateur, leur horizon se

limite à celui de cet informateur et ils reproduisent ses ignorances, ses limites, ses erreurs et même ses mensonges ou ses affabulations. C'est pour cela qu'il insiste sur le nombre important des personnes que lui a interrogées.

Le texte de Reindorf est donc intéressant à plusieurs titres. Il n'indique pas seulement la démarche épistémologique qu'il juge nécessaire pour être en mesure de rendre compte d'une réalité historique et anthropologique de manière adéquate, ce qui lui permet de disqualifier toutes les publications faites jusque-là par les Européens sur le Gold Coast ; il énonce également l'attitude morale nécessaire pour conduire à bien une pareille entreprise, notamment le patriotisme qu'il faut bien qualifier de nationalisme et dont seul le natif d'une communauté peut faire preuve. Il s'agit là bien sûr d'un plaidoyer pro-domo, car son entreprise devait être perçue par ceux qui se considéraient alors comme gardiens de l'orthodoxie scientifique comme problématique. En effet, au moment où en Europe la science est mise au service de la nation et où se développe une démarche exégétique visant à la reconstruction des généalogies et des panthéons de l'intelligence nationale, s'affirme également une exigence épistémologique d'objectivité et de neutralité scientifique, exigence à laquelle on ne peut satisfaire que grâce à une distanciation du chercheur par rapport à son objet de recherche. Cette exigence est alors convoquée pour localiser la production émique hors de la science et favoriser le discours étique comme seul digne d'être appelé scientifique. Émique devant être compris ici au sens de propre à ceux qui sont étudiés, donc interne à leur ordre de savoirs, tandis que étique indique ce qui provient d'un regard extérieur.

Certes le contexte intellectuel, notamment missionnaire et singulièrement celui de la Mission de Bâle dans lequel Reindorf se meut est fortement marqué par la philosophie herderienne, c'est-à-dire par une conception historiciste et organiste qui s'oppose à toute perspective téléologique et hiérarchisante des cultures. C'est pour cette raison que les missionnaires s'intéressent aux cultures et principalement à la langue des indigènes et qu'ils traduisent la Bible dans ces langues. Ils sont persuadés que chaque peuple a son propre génie et son propre esprit qu'il faut bien comprendre afin d'y insérer le christianisme. Mais en même temps, l'idée même de mission et surtout la situation coloniale implique une idée de hiérarchie. Le moine dominicain Las Casas avait dès le XVI^e siècle tenté de résoudre la contradiction entre l'idée missionnaire qui présuppose chez les peuples missionnés un déficit que les missionnaires doivent combler et l'idée de l'égalité des hommes qui est au cœur de la foi chrétienne, en recourant à la métaphore agricole de la terre à travailler pour qu'elle

puisse porter des fruits et ainsi réaliser des potentialités intrinsèquement présentes. Dans une autre métaphore, il compare le rapport entre le missionnaire et les indigènes à celle entre l'adulte et l'enfant. Mais l'idée d'une hiérarchie même momentanée demeurait et justifiait des rapports paternalistes qui n'autorisaient pas à considérer l'indigène comme un sujet producteur de savoirs, et encore moins dans le domaine scientifique.

Reindorf récuse donc ces exigences et ces prétentions et légitime par là sa propre entreprise. Certains missionnaires et hommes de science comme Christaller qui apprêtera la version anglaise du texte de Reindorf pour la publication et l'accompagnera d'une préface plutôt sympathique, n'étaient pas loin d'épouser son point de vue. Mais le fait que Reindorf ait eu beaucoup de difficultés à publier son texte est fort significatif. Christaller écrit notamment :

« The author had some difficulty in getting his work printed, as this could not be done in the Gold Coast. His endeavours to have it printed in England failed [...] » (p. 7).

Il convient de mentionner que même la Mission de Bâle, dans son fonctionnement en Afrique, était engluée dans des contradictions qui faisaient cohabiter des prétentions égalitaires au niveau de la doctrine et des pratiques discriminatoires et hiérarchisantes de type raciste qui déniaient aux collaborateurs et aux collègues indigènes certains droits réservés aux seuls Blancs.

Le livre sera finalement imprimé, pas publié, à Bâle par un imprimeur allemand qui avait imprimé des livres sur des langues de la Gold Coast pour le compte de la Mission de Bâle et de la British and Foreign Bible society. Le livre de l'autre pasteur, contemporain de Reindorf dont j'ai parlé au début, c'est-à-dire Samuel Johnson, connaîtra un sort pire. Le livre envoyé à un éditeur anglais fut déclaré perdu par celui-ci et il fallut qu'un de ses amis reconstitue une nouvelle version qui ne sera publiée que bien longtemps après sa mort. Il est intéressant de suivre la relation que cet ami fait de ce qui advint au livre du pasteur Johnson :

« A singular misfortune, which happily is not of everyday occurrence, befel the original manuscripts of this history, in consequence of which the author never lived to see in print his more than 20 years of labour. »

« The manuscripts were forwarded to a well-known English publisher through one of the great Missionary Societies in 1899 and – mirabile dictu – nothing more was heard of them! The editor who was all along in collaboration with the author had occasion to visit England in 1900, and

called on the publisher, but could get nothing more from him than that the manuscripts had been misplaced, that they could not be found, and that he was prepared to pay for them! This seemed to the editor and all his friends who heard of it so strange that one could not help thinking that there was more in it than appeared on the surface, especially because of other circumstances connected with the so-called loss of the manuscripts. However, we let the subject rest there. The author himself died in the following year (1901), and it has now fallen to the lot of the editor to rewrite the whole history anew, from the copious notes and rough copies left behind by the author⁷. »

L'auteur des lignes qui précèdent fait état d'autres circonstances liées à la disparition du livre sans les préciser, mais il qualifie la disparition du manuscrit d'étrange, ce qui laisse supposer qu'elle n'a en aucun cas été fortuite, mais a résulté d'une intention délibérée et trahissait très vraisemblablement un problème que la communauté missionnaire et le monde intellectuel anglais de l'époque avaient avec ce genre d'écrit. Des indigènes écrivant sur eux-mêmes avec la volonté de faire œuvre d'historien devaient très probablement brouiller des images et des rôles établis.

Le livre de Reindorf reste bien sûr l'œuvre d'un pasteur qui, tout en se sentant proche de sa société, aspire à la transformer dans le sens du christianisme. Il est donc à bien des égards plein de contradictions. Le regard sur le chemin parcouru par sa société est admiratif et même empreint de fierté, mais en même temps il est critique puisque cette société est jugée par rapport à des transformations qu'elle doit subir pour s'intégrer dans la nouvelle cosmologie chrétienne. L'objectif de l'écriture de l'histoire est donc pour lui plutôt complexe.

If a nation's history is the nation's speculum and measure-tape, then it brings the past of that nation to its own view, so that the past may be compared with the present to see whether progress or retrogression is in operation; and also as a means of judging our nation by another, so that we may gather instruction for our future guidance⁸.

7. Samuel Johnson, *The history of the Yorubas. From the earliest times to the beginning of the british protectorate*, London, Lowe and Brydone, edited by Dr. O. Johnson, 1921.

8. Carl Christian Reindorf, *op. cit.*, p. IV (Préface).

Ce sont là des positions développées dans l'historiographie nationaliste qui était alors en train de se développer en Europe. Mais Reindorf y ajoute une nouvelle fonction de l'écriture de l'histoire en situation coloniale : fournir un panorama qui peut fonder le jugement de l'autre, notamment de l'entreprise coloniale chrétienne et permettre la transformation qui, pour Reindorf, apparaît comme nécessaire. Le nationalisme épistémologique qu'il programme n'entraîne donc nullement un nationalisme politique ou culturel.

Mais Reindorf ne reproduit pas tout juste le mode d'écriture de l'histoire en Europe. Au contraire, son approche est très innovatrice, car il introduit des méthodes qui seront reprises plus tard, notamment en Afrique. Il en est ainsi par exemple de l'utilisation judicieuse et critique des sources orales. C'est ainsi que Heinz Hauser-Renner de l'Université de Zurich écrit en 2009 dans sa conclusion à une étude sur Reindorf :

« Carl Christian Reindorf's history of the Gold Coast and Asante has a special place in West African historiography. Drawing a colourful and lively picture of historical events, it was written from an African point of view ; in it Reindorf gave Africans a voice and the ability to actively shape history, in marked contrast to the views of European predecessors and contemporaries. He anticipated methodological approaches to history that became common in African historiography only from the 1950s⁹. »

De plus, il y introduit des principes qui émanent de l'horizon culturel de son peuple, notamment l'idée d'une intervention des ancêtres dans le fonctionnement du présent et dans la détermination du futur. L'histoire apparaît pour lui comme une chaîne ininterrompue entre le présent, le passé et l'avenir, ce qui n'exclut pas des réorientations et des modifications

Il est donc clair que le forcing intellectuel opéré par Reindorf pour s'émanciper du rôle d'informateur et de pourvoyeur de manière brute pour une analyse scientifique européenne ne participait pas d'une simple obstination, comme la hiérarchie de la Mission de Bâle avait l'habitude de juger la plupart de ses démarches iconoclastes. Elle procédait plutôt d'une vision et d'une nécessité de créer un regard africain sur l'Afrique, regard qui exploiterait une connaissance intuitive de soi, connaissance qui sera soumise à un travail critique et scientifiquement rigoureux. Il avait la conviction qu'une telle connaissance était susceptible d'être plus profonde et plus authentique que les savoirs produits par l'Europe sur l'Afrique.

9. Heinz Hauser-Renner, *op. cit.*, p. 69.

Conclusion

Le cas de Reindorf est révélateur de la complexité de la production intellectuelle dans le contexte colonial. L'idée même de cette production ne faisant pas partie de la logique coloniale, elle constitue très souvent un défi qui emprunte des voies non institutionnalisées et non balisées et provoque une certaine irritation dans les instances institutionnelles, mais en même temps une curiosité teintée de scepticisme auprès de certaines personnes appartenant aux pays colonisateurs, personnes qui se trouvent en fait être les destinataires de cette production. Même si Reindorf écrit une version dans sa langue maternelle qui est le ga, il adopte une version anglaise qui sera la première publiée. Du fait de l'illettrisme général de sa communauté, il avait bien conscience qu'il n'atteindra par son écrit que très peu de gens dans cette communauté. Sa publication s'inscrit donc dans une relation d'interaction symbolique asymétrique où, en tant que subalterne, s'exprimer est avant tout la manifestation de son existence, une remise en question du statut à soi assigné dans le système et une exigence de reconnaissance. Dans son livre, Reindorf critique ceux des Africains qui, éduqués en Europe, méprisent leurs compatriotes et préfèrent la compagnie des Européens. Il leur rappelle que ceux-ci ne les accepteront jamais comme leurs égaux, mais en tant que pasteur, il insiste sur le fait que les Africains ont besoin des Européens. Il ne se fait aucune illusion quant au statut de l'Africain dans le contexte colonial, mais en même temps, il considère ce contexte comme l'horizon inévitable et le cadre quasi indispensable de l'épanouissement et du progrès des Africains. Cette posture qui peut apparaître aujourd'hui comme contradictoire est en fait cohérente parce que fondée sur une conception que Reindorf semble avoir de l'histoire. D'après l'un des biographes de Reindorf, sa conception de l'histoire reposerait sur une approche herderienne selon laquelle le progrès participe d'un processus historique voulu par Dieu, processus dans lequel les mortels, en tant que agents de l'avancement ou du recul restent maîtres de leur destin national¹⁰. Une telle conception que propageait la Mission de Bâle concilie une approche organiciste de l'histoire qui en fait un mouvement interne à une nation, porté par le Volksgeist et une approche hegelienne qui en fait un mouvement impulsé de l'extérieur, notamment par le Weltgeist. Reindorf considère les Européens comme les agents d'un Weltgeist auquel on ne

10. Paul Jenkins, *Gold Coast Historians and their pursuit of the Gold Coast Past 1882-191*, Ph.D. diss., Birmingham, University of Birmingham, 1985, p. 158.